

Pierres d'assise

Rolling Stones : une biographie, de François Bon, Fayard, 668 p.

Daniel Laforest

Number 192, September–October 2003

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/18311ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Laforest, D. (2003). Pierres d'assise / *Rolling Stones : une biographie*, de François Bon, Fayard, 668 p. *Spirale*, (192), 10–11.

PIERRES D'ASSISE

ROLLING STONES : UNE BIOGRAPHIE de François Bon

Fayard, 668 p.

L'EXPLOSION des musiques populaires dans la deuxième moitié du XX^e siècle est un phénomène qui n'a encore été exploré que par ses propres instances de médiatisation, celles-ci étant par ailleurs massivement commerciales (magazines, journaux, télévision, internet, etc.) et dans leur presque totalité dépourvue de dimension réflexive. La question d'une absence de sérieux, ou même de valeur attribuée à ces musiques, qui peut être ponctuellement légitimée par leur indéniable dilution dans la masse publicitaire, n'a, au bout du compte, aucun intérêt puisqu'elle demeure fermée à toute compréhension. Des gens, déjà innombrables, ont vécu à travers cette masse sonore. Ils ont aimé, souffert, douté, traversé le brouillard d'hésitations jour après jour, comme d'autres le font encore aujourd'hui, en nourrissant une part de leur mémoire de ces rythmes et mélodies. L'humilité est la persistance d'un frémissement qui nous dit qu'on participe d'un monde commun. François Bon est un écrivain humble et son livre massif, *Rolling Stones : une biographie*, est un ouvrage de grande valeur en ce sens. À sa lecture, on pressent enfin que le spectacle peut continuer de dévorer ses propres enfants monstrueux et clinquants sans qu'il nous soit pour autant refusé de leur redonner visage humain, en forçant leur histoire boursouflée à côtoyer pour un instant notre propre petit amas de souvenirs, et surtout en apposant sur cette synchronie le travail de reconstruction qui est le propre de l'imaginaire.

Biographie plurielle

Histoire et fiction se rencontrent en cet effort essentiel qui consiste, par l'écriture, à produire de l'ordonné à partir d'une masse discordante illimitée. La biographie est trop souvent un bâtarde littéraire dans son entêtement vain à forcer la rencontre entre la rigueur de faits connus et le souffle d'une narration qui doit son modèle à la fiction romanesque. La biographie est donc un exercice périlleux, mais François Bon ne s'y trompe pas. L'amorce de son livre repose sur une heureuse constatation : les Rolling Stones n'ont plus de mémoire, « *la perception qu'ils ont de leur propre biographie devenant celle-là même que le monde a lentement déposée à leurs pieds.* » S'il est un pacte faustien que ces musiciens eurent à honorer, au-delà de leur prévisible déchéance

physique, c'est bien celui-là : n'avoir de soi-même qu'une mémoire publique, toute en lambeaux chatoyants faits d'images déformées et d'anecdotes relayées par des inconnus. L'écrivain est alors libre de développer son rôle : remplir les interstices laissés cois par le vacarme des faits trop connus, donner vie au flou qui s'y laisse deviner et qu'on peut soupçonner être la tessiture d'un monde évanoui dans lequel le nôtre trouve sa source. Mais il y a encore ce paradoxe discret dans l'entreprise de François Bon : qu'est-ce donc que la biographie d'un groupe ? Quel faisceau de vie l'écriture peut-elle configurer dans la rencontre hasardeuse d'individus dépareillés (deux fils de bonne famille, un prolétaire de dix ans plus âgé qu'eux, un musicien professionnel fêru de jazz et une tête déjà brûlée par un mutisme timide et une obsession pour la guitare) ? Aucun à première vue. Et pourtant la voilà la vie. L'errance commune traversée par des forces qui brassent les existences individuelles et les disposent dans des compagnies précaires, des alliances parfois superbes de fécondité. C'est le pari que prend François Bon et sa biographie des Rolling Stones devient l'appel d'air qui fait se précipiter sur ces pages les événements d'une histoire jamais épuisée : celle de la grande mutation du monde (post) moderne depuis le début des années soixante : « *Il s'agit d'examiner la mécanique d'un étroit groupe d'individualités, dans des conditions de hasard et d'histoire qui nous enseignent sur notre individualité propre, prise aux mêmes hasards et à la même histoire, mais où légende et symboles ne sont pas venus cristalliser.* »

Ce qu'on lit à travers l'histoire des Rolling Stones tissée par François Bon, c'est le bouleversement des conditions d'existence qui préfigure l'établissement d'une nouvelle donne mondiale. Transversalité des strates sociales et culturelles, nouvellement décloisonnées, embouchées l'une à l'autre et permettant les occurrences les plus inusitées, de comiques mariages ou d'inharmoniques coprésences. Si mai 1968 a laissé dans certains esprits la sécheresse un peu faussée de sa ligne révolutionnaire dominante, on perçoit ici à quel point il prit place dans un carnaval diffus qui balaya l'Occident. On voit donc François Bon s'amuser à souligner l'amitié, née du voisinage entre Bill Wyman, bassiste du groupe, et le vieux Marc Chagall, pourtant retraité à l'écart des bruits du siècle. Ou c'est Brian Jones, le fondateur cyclothymique du

groupe — dont la mort en 1969 fut le premier vrai drame de cette histoire à sa manière impitoyable — qui achète l'ancienne propriété de l'auteur du conte pour enfants *Winnie the Pooh*, dont les jardins sont parsemés des sculptures rieuses représentant l'ourson et ses amis ; derrière les murs du domaine, c'est le sexe à plusieurs, la drogue, la musique électrique qui pulsent. D'ailleurs le rock'n roll, puisqu'il faut bien finir par prononcer ce mot réducteur, François Bon le désosse pour obtenir peut-être son principe essentiel, qui devient le trope par lequel sont exprimées les transformations sociales dans l'époque d'après-guerre : « *[...] c'est cela, la première et seule vraie révolution de ce qui est déjà né à l'époque, le rock'n roll, ce battement.* » Plus loin, à propos de Charlie Watts, le batteur : « *Qu'est-ce qu'un bon batteur ? Sans doute une netteté de frappe, une manière d'anticiper le battement, que l'oreille reconnaît et qui s'applique dans une fraction trop réduite de temps pour être vraiment analysable, le beat, le groove, un battement, un mystère.* » Voilà : il y a dans cette musique quelque chose qui ne se dit pas, qui n'est pas du langage, comme il y a, dans l'accélération qui semble encore porter notre temps, un rythme qu'on voudrait saisir, se redonner par la musique.

Voies d'échange

Si François Bon évoque par le biais des Rolling Stones « *les symboles mouvants qui ont modelé notre présent* », il faut souligner la perspicacité qui le mène d'une autopsie de sa passion musicale à l'évocation d'un fait particulièrement significatif dans la métamorphose des années soixante. L'avènement de notre temps global est, au son de musiques elles-mêmes rapides, mercuriennes, l'histoire d'une mise en mouvement gigantesque des populations. Lorsque François Bon donne un relief persistant à des détails peu spectaculaires, comme de consacrer cent cinquante pages aux premiers concerts à succès confidentiel des Rolling Stones, qui furent gagnés au prix d'équipées à six en voiture dans les provinces anglaises et non dans les métropoles, c'est ce pan peu développé de la décennie 1960 qui prend forme, la période charnière où cohabitèrent ancien et nouveau monde, le grain d'un univers pas encore strié par les grandes voies de communication où prenait déjà place une migration secrète appelée à devenir océanique. Les premiers à parcourir les



Patrick Coutu, *Construction dans l'espace*, 2000, matériaux divers, 335 cm X 500 cm X 500 cm.

campagnes et à y semer du rythme, de l'affolement urbain, furent des groupes de rock, les Rolling Stones en tête. La perspective topologique adoptée en toile de fond par François Bon est fascinante, car à plusieurs reprises c'est elle qui donne aux événements reconstitués ou imaginés, aux convergences, aux rôles attribués à chacun, leur signification dans le mouvement qui conjugue histoire racontée et histoire effective. « *C'est dans chaque pays, de province à capitale et retour, comme une circulation sanguine* ». Et les Rolling Stones étant eux-mêmes des enfants du *no man's land* banlieusard (la rencontre originelle du groupe est celle de Mick Jagger et Keith Richards dans un train reliant Londres à sa périphérie), il sera d'autant plus révélateur de les voir fondre immédiatement vers les centres urbains lors de leur première tournée américaine, puisque contrairement à l'Angleterre, cette Amérique qui les avait tant fait rêver ne leur réserve de prime abord qu'un accueil mitigé et ce uniquement dans ses lieux de plus grande concentration humaine. Plus tard, nous fait remarquer François Bon, avec les moyens de la gloire, le groupe amorcera le mouvement inverse dans le territoire américain. Ce sera pour donner vie à ses fantasmes musi-

caux. Les meilleurs disques des Rolling Stones sont donc ceux-là qui ont dépassé le blues rythmé des débuts pour transfigurer, dans un état de grâce précaire, les musiques rurales de l'Amérique blanche et noire, mais qui conservent l'écho du bruit des bombes entendues dans l'enfance, en marge du Londres des années quarante.

« Puis il voyagea »

Toujours dans le capharnaüm des événements dont la narration peine à faire l'économie, resurgit un motif qui exprime à sa façon détournée que tout cela n'est pas qu'un simple regard rétrospectif sur une époque dont on feindrait d'embrasser la totalité, mais c'est plutôt le produit d'une concession de jeunesse, d'une impossibilité à effacer la distance entre les espaces tranquilles d'une adolescence provinciale et le foyer, inaccessible alors, de la musique tant aimée. Sans cesse, dans la biographie, un événement important comme la sortie des disques qui comptent, *Beggar's Banquet* ou *Get yer ya-ya's out*, ou un scandale comme le groupe en produisit tant, voit son écho ramené à sa plus petite expression, celle de l'auteur et de ses proches compagnons, exprimés par un « nous »

qui traverse l'ouvrage, dans l'éloignement de leur Charente natale. Qu'est-ce qu'on peut y faire? On ne semble pas pouvoir effacer ainsi, même à vouloir presque toucher les fantômes de ses émois adolescents, un écart définitivement béant. François Bon est lucide à ce sujet et même si son livre est légion, un condensé de moments vécus par des hommes qu'il ne connaîtra jamais, mais dont il s'est efforcé de sonder le destin au plus proche, c'est-à-dire du côté de la compréhension de ce en quoi son imaginaire et leur histoire se trouvent liés, il peut affirmer ceci : « *Eux, les Stones, nés en 1943, sont le bord avant de cette génération, et nous de la Charente, nés dix ans plus tard, la queue de comète.* » Mais pourtant l'entreprise demeure ouverte, jamais résignée au poids de la nostalgie, foncièrement littéraire : « [...] et si finalement nos dix ans d'écart n'étaient que claquement du doigt dans une même appartenance? Pas plus que le « *Puis il voyagea* » de Frédéric Moreau dans *L'Éducation sentimentale* [...]. »

La petite communauté que furent les Rolling Stones, portée longtemps par l'immense ébrouement du monde d'après-guerre, s'éteindra sous peu; cela n'a plus vraiment d'importance aujourd'hui, malgré que s'amuser de leur sénescence comme il est de bon ton de le faire dissimule notre réticence à comprendre ce qu'ils incarnent vraiment. La « *mondialisation des musiques* » dont parle François Bon est un des vecteurs qui relie le citoyen-monde, aujourd'hui en formation, à l'éclatement qui mit en place les conditions de son existence. Cela nous ramène à l'humilité qui dresse le travail de François Bon contre le spectacle ambiant ou le refus d'appréhender ce qu'on partage sans même le vouloir — « *On n'entend pas Giacinto Scelsi ni Arvo Pärt dans les taxis, les bureaux de poste et les supermarchés...* » —, humilité qui force à voir au-delà d'une musique sans histoire pour saisir son principe fondateur; ce que sont la montée et le relâchement d'une tension. Pourquoi quelques instruments électriques, manipulés par des individus qui en avaient la passion, n'auraient-ils pas pu être les meilleurs dépositaires d'un tel mouvement fondamental? Avoir hérité de ce tumulte, affirme François Bon, c'est convenir d'en fouiller la provenance tentaculaire afin peut-être d'enrichir le savoir de ce qu'on est devenu et surtout de l'élan où l'on est emporté.

DANIEL LAFOREST